



PARIS A DIEPPE.



Paris n'est pas toujours chez lui. C'est une grave erreur que de croire cette ville assez bourgeoise pour vivre ainsi toute l'année à poste fixe. Par malheur beaucoup croient cela : voilà pourquoi la plupart des esquisses de mœurs pari-

siennes manquent de vérité; l'esprit y abonde, la couleur en est riche, le trait en est vif, mordant et fin : mais le portrait ne dit pas son nom, la charge amuse et ne ressemble pas. On est entré dans la maison, on y a trouvé quelqu'un; on a crayonné l'individu, on l'a fait parler et agir; on vous rapporte fidèlement et mot à mot sa figure, sa parole et son geste : tout cela est exact, tout cela est bien pris, habilement traduit, fait en conscience, et pourtant tout cela est faux. On a cru que la personne trouvée au logis en était le maître ou l'habitant légitime : point; c'était un passant, un étranger, un provincial. Le maître était absent; le maître se promenait; le maître prenait les bains, buvait les eaux, nageait en mer; le maître grimpait au Mont-Blanc, ramait sur les Lagunes, regardait dans le Vésuve; le maître courait la poste grinçante des chemins de fer : Paris était en France, en Europe, partout, excepté à Paris. C'est un mécompte fréquent et qui reviendra sans cesse, tant que l'on n'aura point clairement et fermement compris que Paris cède et loue sa ville à l'étranger du 1^{er} mai au 1^{er} octobre. Tout ce qui est grand, riche et artiste, se donne de l'air et du voyage pendant ces cinq mois. Et Paris n'est-il pas, selon vous, la plus grande, la plus riche et la plus artiste de toutes les villes?

Donc, posons le fait en principe. Pendant cinq mois de l'année, Paris court le monde. Dans le monde, il compte les départemens de la France et il a tort; car tandis qu'il va voir les départemens, les départemens viennent chez lui. Paris et la province ne se rencontreront jamais; on dirait qu'ils jouent ensemble à débiteur et créancier. Le débiteur, c'est Paris; quand il sent venir ses créanciers, il se sauve. Je l'ai vu à Dieppe dans une de ses échappées; j'essaierai de le peindre comme je l'ai vu.

Dieppe est une jolie ville, fort gaiement assise au fond d'un petit vallon que la mer a coupé en deux. Ses rues, tirées au cordeau, sont propres et claires comme les rues d'une ville flamande; les hommes y sont carrés et les femmes rondes. Autour d'elle courent et s'étendent des paysages délicieux, rayés de petites rivières, vraies miniatures, avec leurs petits ponts et leurs petits bateaux, et dont les verdoyans rivages, pailletés en boutons d'or, sont couverts de troupeaux que l'herbe cache à moitié, tant elle est grande. La rade de Dieppe est la plus belle que l'on puisse voir sur les côtes de France. L'entrée de son vaste port a de la majesté; au-delà du port on voit un grand bassin comme au Hâvre; mais le port et le bassin diffèrent de ceux du Hâvre, en ce qu'ils sont vides :

car Le Havre avait dévoré Dieppe en une bouchée, bien avant qu'il se mit à manger Nantes et Bordeaux. Jadis Dieppe était une ville de commerce magnifiquement riche et puissante. Mieux située que Le Havre, moins distante de Paris, placée comme à dessein entre les deux capitales de l'Angleterre et de la France, elle tenait le sceptre du négoce maritime, et se posait fièrement l'égale de Lisbonne, de Brême, de Hambourg. Jadis Dieppe brûlait Alger par les mains de Duquesne, et découvrait l'Amérique par le génie de Cousin, sublime original dont le géant Christophe Colomb ne fut que la copie. Jadis Dieppe armait toute seule des flottes qui faisaient trembler le Portugal et l'Angleterre, et les rois envoyaient des ambassadeurs lui demander pardon quand ils l'avaient offensée. Eh bien ! dans ces derniers temps, effrayée comme un enfant de la jalouse haine que lui portait sa voisine, elle perdit le cœur et la force. Les vaisseaux de commerce, voyant qu'elle avait peur, désapprirent le chemin de son port. Le poisson sembla vouloir imiter les vaisseaux; le hareng, cette autre prospérité de Dieppe, rompit avec sa vieille fidélité de tous les ans. La pauvre ville était malade, elle ne mangeait plus, elle allait mourir, quand la duchesse de Berry vint et l'adopta. Alors la patrie des Duquesne, des Cousin

et des Ango, la cité des aventuriers et des corsaires se fit propre et gentille. Les taches et l'odeur du goudron disparurent de ses quais. Elle habilla ses boutiques à la parisienne, et mit des persiennes à ses fenêtres. Le bonnet de coton à mèche cessa d'être la coiffure favorite de ses femmes, et les souliers à semelle de cuir remplacèrent les souliers à semelle de bois. La jeunesse dieppoise, de grossière et rocailleuse qu'elle était, devint polie, affable, et quasi spirituelle. Les poutres oisives dans les chantiers de la marine s'élevèrent et se croisèrent l'une sur l'autre au lieu de se courber; ne pouvant en faire des navires, on en édifia un superbe établissement de bains: et Dieppe fut livrée à Paris.

Maintenant Dieppe doit être rayée, je crois, du catalogue des villes commerciales maritimes. Il y a eu révolution complète dans ses conditions d'état et d'avenir. Paris se l'est tout bonnement inféodée; Paris en a fait un de ses faubourgs, un de ses environs, une promenade enfin qui lui appartient, et qu'il nourrit comme Sceaux, Meudon ou Saint-Cloud. Dieppe fournit à Paris l'eau de mer pour ses bains, comme Montmorency les cerises et Nanterre les gâteaux. Paris ne songe pas plus aux grandeurs passées de Dieppe en se baignant sur sa plage, qu'il ne songe à Rousseau ou à sainte Geneviève, à propos de ce-

risés ou de gâteaux. Paris est un grand égoïste.

Au reste, Dieppe s'est laissée fort tranquillement dénaturiser; elle n'a point cru déroger le moins du monde en passant ses deux bras dans la livrée parisienne. Mise au pain et à l'eau par la gloutonnerie du Hâvre, elle a accepté de grand cœur une place à la grasse cuisine que lui offrait Paris. Et qu'importe, se disait-elle, que l'on soit assis en haut ou en bas de la table, au réfectoire ou à l'office, si le dîner est bon et le même pour tous! Quant à moi, je ne blâme pas trop la vieille Venise normande d'avoir ainsi abjuré son origine. Sa liberté ne la nourrissait plus; elle a essayé du servage. On est de son siècle.

Ce que je reproche à Dieppe, c'est l'ingratitude. Nul de ses habitans ne peut nier que le patronage de la duchesse de Berry ait seul fondé la nouvelle fortune de cette ville. Si une vieille manufacture de pipes s'est écroulée pour faire place au splendide hôtel des bains chauds; si la plage déserte de l'ancien port d'Ouest a vu sortir de ses cailloux la charmante galerie des bains froids; si l'Hôtel-de-Ville s'est agrandi; si tant de maisons neuves ont été bâties, et tant d'auberges ouvertes; si tant de logis jusqu'alors pauvres et inhabités se sont érigés en somptueux revenus pour leurs propriétaires émerveillés; si, par toute la ville, le mouvement, le bruit, la

vie, ont remplacé le silence et la mort; si la mendicité en haillons ne couche plus son squelette hideux sur le seuil de chacun; si cette population, qui naguère ne trouvait que jeûne et misère au fond d'un assidu travail de douze mois, gagne à présent en quatre mois de quoi vivre en paix toute l'année; si cette aristocratie commerçante, jadis réduite à mendier humblement une pauvre prime de pêche à Terre-Neuve ou au Groenland, s'enrichit maintenant à transfigurer ses bureaux en chambres à coucher, et ses magasins en écuries; si Dieppe enfin est aujourd'hui propre et décente, fait porter du velours à ses femmes et des souliers à ses enfans, c'est à la duchesse de Berry que tout cela est dû. Car, je l'ai dit, elle avait eu compassion de la pauvre ville, elle l'avait adoptée, elle en avait fait sa favorite et son amie. Chaque année *la bonne duchesse*, car ils l'appelaient ainsi alors, la bonne duchesse arrivait, traînant après elle un tumultueux cortège à quatre chevaux qui versait l'or à pleines mains; et tout Paris, tout le beau, tout le riche et brillant Paris accourait sur les traces de la duchesse, par imitation, par mode, par genre, comme il faisait l'hiver chez lui, au théâtre de M. Eugène Scribe. Hélas! tous ses protégés la renient à cette heure, la pauvre femme; bien heureuse quand ils ne la vendent pas. La voilà plus riche en ou-

trages que ne fut le Christ. Jésus ne compta qu'un Judas et un Saint-Pierre : Deutz fut son Judas, à elle ; comptez les Saint-Pierre, si vous pouvez !

Mais alors il n'était pas question d'ingratitude. Alors celui qui serait allé de la place du Puits-Salé aux arcades de la Bourse, aurait vu répétées à l'infini des deux côtés de la Grande-Rue les armoiries de *S. A. R. Madame, duchesse de Berry*. Quiconque faisait ou vendait quelque chose, voulait un brevet de la duchesse ; elle en donna tant, que bientôt il y eut le constructeur de navires, le voilier, le cordier et l'épicier de *Madame*. Alors aussi on ne vit plus de pauvres dans la ville. Tout le monde eut de la nourriture, des vêtemens et un lit. Les orphelins eurent une mère. Si la tempête noyait un pauvre pêcheur, la duchesse allait voir la veuve du marin, elle lui portait des consolations et des secours ; elle la sauvait du désespoir et de la misère. Venait-on raconter à la duchesse quelque tendre histoire de jeunes gens que leur pauvreté pareille empêchait de se marier, la duchesse donnait une dot à la maîtresse et une barque à l'amoureux. Un navire en danger était-il signalé aux hommes du port, la duchesse voulait le savoir aussitôt ; on la voyait s'arracher de son lit à demi éveillée, courir à peine vêtue sur les jetées, braver le vent, la pluie, les va-

gues furieuses, et rester jusqu'à ce que l'équipage fût sauvé. Puis elle vidait sa bourse dans les poches des matelots, et s'en retournait heureuse.

Ah ! dans ce temps-là, elle était reine à Dieppe, elle était dieu. Pour elle les Dieppois oubliaient leurs patrons. Ils l'appelaient *Notre-Dame-de-Bon-Secours* : ils avaient des cantiques pour elle, et faisaient dire des messes pour elle. Ce n'était point pour eux que le matin et le soir leurs enfans agenouillés priaient d'abord le *bon Dieu* ; c'était pour elle. Si vous leur parliez d'elle, ils n'avaient point dans leur langage de paroles pour vous répondre : ils ne pouvaient que regarder le ciel et soupirer ; mais toute la naïve éloquence de leur cœur était dans ce regard.

Naturellement ceux qui étaient venus à Dieppe avec la duchesse, ou à cause de la duchesse, voulaient faire comme elle. De cette émulation il résultait, je vous jure, une admirable lutte de bienfaits magnifiques. Je pourrais, si je voulais, vous en citer des exemples qui paraîtraient fabuleux aujourd'hui. C'était une pluie de loteries et de souscriptions ; on donnait, on fondait, on dotait à tort et à travers ; ajoutez à cela le prodigieux mouvement que des dépenses folles, qu'une consommation hyperbolique, imprimaient aux capitaux, et vous eussiez vraiment dit que

l'or poussait dans les rues. Et puis, quel spectacle fantastique que cette éruption soudaine de tout le luxe, de toute l'élégance d'une capitale et d'une cour au milieu de la simple et pauvre petite ville ! Si dans les magnifiques avenues des Champs-Élysées, le long des palais du quai d'Orsay, de la rue de Rivoli et de la place Vendôme ; si du commencement à la fin de cette interminable féerie des boulevards du Nord, l'œil du passant peut s'arrêter encore avec admiration, avec envie sur le luxe des équipages, sur la toilette des femmes, la beauté des chevaux, l'or et l'azur des livrées, et ne point trouver les acteurs ni leurs costumes effacés, écrasés, éclipsés par la splendeur de la décoration ; jugez de l'impression que devaient produire ces équipages, et ces femmes, et ces chevaux, et ces livrées défilant, courant, se croisant, tourbillonnant sur le pavé des tranquilles rues de Dieppe, entre deux basses rangées de maisons à trois étages tout au plus ; parmi cette modeste et naïve population qui faisait foule devant le paquebot de Brighton, quand par hasard un Anglais, venant en France, avait eu la fantaisie d'amener avec lui sa voiture et ses chevaux. Pensez que cela faisait révolution ; que le lendemain la ville n'avait plus un habit ni une robe à pouvoir mettre ; que toutes les réputations de chapelier, de coutu-

rière, de modiste, de tailleur, tombaient à ne jamais se relever ; et que c'était à qui subornerait le valet de chambre de M. le duc, ou séduirait la camériste de madame la comtesse pour se faire prêter une coupe de redingote, ou tailler un patron de peignoir. Bien plus, des fashionables indigènes se montrèrent, à la promenade, orgueilleusement chaussés de vieilles bottes et de vieux pantalons que leur avaient vendus des laquais parisiens. Les bons jeunes gens étaient tout fiers de porter la défroque de Paris.

L'arrivée de la duchesse donnait le signal des fêtes. Aujourd'hui le spectacle, demain le bal. On avait bâti tout exprès un théâtre et une salle de bal. Il était venu de Paris des comédiens et un orchestre. L'orchestre, c'était Collinet et sa troupe ; les comédiens, ceux du Gymnase, Gontier, Legrand, Bernard Léon, Jenny Vert-pré, Déjazet.

La salle de spectacle est charmante ; le salon des bains, belle et vaste pièce, est aux couleurs favorites de la duchesse, bleu et blanc. L'estrade où trônait la reine de ce temps là est restée vide ; une clôture volante la sépare du reste, et cette clôture n'est tombée qu'une fois, lors d'un voyage royal. Vous chercheriez vainement à Dieppe d'autre souvenir de la duchesse, que cette estrade vide et fermée.

Comme je viens de le dire, il y avait alternativement bal et spectacle. Or jamais, depuis les splendeurs de l'empire, on ne vit pareil public dans un théâtre, pareilles quadrilles dans un bal. Sous ce rapport, les deux dernières années qui précédèrent la révolution de juillet sont surtout demeurées historiques chez les Dieppois. Je crois vraiment que tout le blason de France et d'Angleterre était venu se baigner à Dieppe. Cette superbe aristocratie se montrait là douce, facile et *bon enfant*; elle était gracieuse et familière pour tout le monde; la duchesse le voulait ainsi, elle donnait l'exemple; sa gaieté, sa turbulence, allaient jusqu'à la folie. Les vieux ducs, les antiques baronnets lui trouvaient fort peu de dignité: ils lui faisaient là-dessus des représentations dont elle se moquait: — Voulez-vous donc que ces bonnes gens aient peur de nous, disait-elle? — Les beaux fils de la ville s'étaient arrangés pour lui composer une garde d'honneur; ils entraient dans sa loge au spectacle, ils dansaient avec elle, ils lui offraient des pastilles de menthe, ils la faisaient causer. J'en sais un qui entamait toujours ainsi la conversation: — *Y a-t-il long-temps que votre altesse n'a reçu des nouvelles de Monsieur son oncle?*

Dans la journée, après le bain venaient les promenades en mer, les joutes sur la rivière,

les carrousels, les déjeûners au château d'Arques, avec un orchestre qui jouait des symphonies, caché dans les ruines de cette vieille forteresse; avec des chœurs de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de bluets, qui dansaient en chantant des rondes nationales. On payait des hommes pour inventer tous les jours un nouveau moyen de dépense et de plaisir. Qui estimait son logis trop modeste, faisait venir de Paris des meubles somptueux et ne les remportait pas; qui se trouvait par hasard sur le port à l'heure du retour de la pêche, payait le chargement d'un bateau tout entier, choisissait un poisson et donnait le reste aux passans; un autre, pour se promener en mer à sa fantaisie, achetait une barque, la faisait peindre et sculpter, louait deux matelots qu'il habillait à ses couleurs pour la conduire, et donnait la barque aux matelots quand son caprice était passé; un autre courait la ville à certaines heures, ressuscitant avec plus de décence la vieille histoire de ce marquis de Nesle qui traversait les rues de Dieppe en plein jour, nu en chemise, des pantoufles vertes aux pieds, et vidant derrière lui une grande bourse pleine d'écus, que la foule se battait pour ramasser. C'était enfin toutes sortes d'imaginations touchantes ou bouffonnes, raisonnables ou extravagantes, à l'effet de tuer le temps

jusqu'au diner. Car, à vrai dire, Paris s'ennuyait beaucoup à Dieppe; Paris s'ennuie beaucoup partout ailleurs que chez lui. Il lui faut son tumulte, son tourbillon, son immensité: c'est sa nature, c'est sa vie; il n'est bien que là-dedans. La province, la campagne, si gaies, si gentilles, si avenantes qu'elles se fassent pour lui plaire, sont des cadres trop étroits, où ce grand tableau de Paris ne peut tenir qu'étrangement ployé et déformé. Paris est fait pour son enceinte de sept lieues; il a besoin de ses cinquante portes pour aller et venir. Toutes les moyennes villes de France lui semblent aussi incommodes, aussi mesquines que les voitures qu'il prend pour s'y rendre. Il peut s'y tenir en repos et couché, il peut y bâiller, y dormir; il ne peut s'y mouvoir: quand il vous dit qu'il s'y amuse et qu'il s'y trouve heureux, il ment. Il accepte les champs, les eaux, les bains, par régime, par hygiène, par économie; beaucoup aussi par ton, par mode, par calcul; jamais par vocation, jamais par goût.

Dieppe, qui n'entraît point dans toutes ces raisons, trouvait agréable et bonne la vie que Paris lui avait faite. Aussi, quand la vieille monarchie de France tomba en ruines pour la seconde fois, cette ville sentit en elle une vive et profonde anxiété. Tous ses superbes visiteurs

s'étaient enfuis. Qui viendrait la voir désormais? Qui lui rendrait l'équivalent de la duchesse et de son cortège annuel? Qui la maintiendrait riche et fainéante? C'était là une grave question. Le peuple, de ses robustes mains, avait édifié sa souveraineté; le peuple avait fini d'abattre l'arbre pourri de la noblesse; le peuple pouvait tout ce qu'il voudrait. Qui allait être riche et puissant? A qui tomberaient le loisir et les moyens de venir se baigner, danser, jouer et se ruiner à Dieppe? Comme il y avait tout un hiver à attendre la réponse, la ville fut d'abord conséquente, et se mit, faute de mieux, à regretter la duchesse de Berry.

Mais, après l'hiver, l'été; après les regrets, les réflexions; après la douleur, l'indifférence et l'oubli. C'est facile à comprendre: Paris était revenu. Ce n'étaient pas les mêmes hommes, il est vrai; mais c'était la même chose. A l'aristocratie détrônée, aristocratie à particules, parfumée de parchemins, portant de gueules sur azur, de sable sur sinople, d'argent sur hermine, multitude chevaleresque et frivole, avait succédé la bonne et solide aristocratie des écus, parfumée de poivre et de cannelle, portant breloques battantes sur ventre plein; grosse et lourde foule, égoïste et stupide. Ceux-ci mangeaient plus et payaient moins que ceux-là; mais ils

étaient plus nombreux, et la quantité rachetait la qualité. Dieppe salua pleine de joie le nouveau Paris ; elle le connaissait déjà. Elle en avait vu des échantillons ; entre autres la baronne de Rothschild, magnifique symbole, à qui douze laquais, dorés des pieds à la tête, portaient son déjeûné chaque matin. Dieppe fut consolée. Dieppe trouva que tout était pour le mieux ; et comme ses nouveaux amis affectaient un profond mépris de la défunte dynastie, Dieppe fit ce que font tous les esclaves, elle brisa son idole de la veille, en mit une autre à la place, et cracha sur les débris de la première.

Voilà pourquoi j'en veux à cette ville. Je lui reproche deux fois son ingratitude, parce que son ingratitude me paraît à la fois infâme et absurde. Dieppe avait perdu son individualité, la duchesse de Berry lui en fonde une autre. Vient une révolution qui chasse cette femme, Dieppe outrage la fondatrice, tout en conservant, tout en exploitant plus que jamais la fondation : infamie ! Maintenant voici l'absurdité. Dieppe se figure que les riches députations parisiennes à elle envoyées depuis la révolution, sont venues parce qu'elle est Dieppe, ville de Normandie, bâtie au bord de la mer par une bande de pirates danois. L'impudente attribue à ses séductions personnelles les prédilections que lui

témoigne Paris. Elle ne veut pas voir que toute sa clientèle présente est une contrefaçon de l'ancienne ; que les maîtres d'aujourd'hui vont par système où allaient les maîtres d'autrefois. Elle ne veut pas comprendre, la malheureuse, que si, au lieu d'adopter Dieppe, la restauration eût adopté Boulogne, Dieppe n'aurait pas deux cents baigneurs par an.

Je le répète donc, cette ville doit tout à la duchesse de Berry. Elle a renié sa dette quand elle pouvait la payer : on ne se déshonore pas à meilleur marché. Que lui demandait-on ? Un peu de respect. La duchesse de Berry est un être double : une moitié lui appartenait comme à nous tous ; elle pouvait blâmer le personnage politique, l'accuser, le condamner, le maudire : c'était son droit de ville française. Mais la femme ?

A moins cependant que je ne me sois trompé dans tout ceci ; à moins que Dieppe, évoquant ses vieilles gloires, n'ait frémi en se comparant à ce qu'elle était jadis. A moins que, rougissant de ne plus voir en elle que l'humble servante de Paris, elle n'ait crié, dans sa honte, anathème sur la femme riche et noble qui l'a livrée.

J'avoue que ce retour de dignité m'étonnerait fort.

ARTHUR DUPLESSIS.